Sade, les mères, et les autres femmes

Jane Gallop

Traducteur : Lucille Toth

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/758>

DOI : 10.4000/itineraires.758

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 187-202

ISBN : 978-2-343-02712-8

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Jane Gallop, « Sade, les mères, et les autres femmes », *Itinéraires* [En ligne], 2013-2 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/758> ; DOI : 10.4000/itineraires.758

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sade, les mères, et les autres femmes *

La présente traduction du chapitre « Sade, Mothers and Other Women », paru initialement dans Thinking Through the Body en 1988, est l'occasion de publier pour la première fois en français un texte de Jane Gallop, professeur à l'université de Wisconsin Milwaukee, spécialiste du genre et figure majeure de la pensée féministe aux États-Unis. Nous remercions ici les Columbia University Press qui nous autorisent à reproduire ce texte en version française.

Néron était un Œdipe supérieur.

Sade, *La Nouvelle Justine*

À première vue, l'œuvre du marquis de Sade se présente comme une transgression systématique de toutes les interdictions qui pèsent sur l'homme civilisé. L'anthropologue Claude Lévi-Strauss pose le tabou de l'inceste comme l'interdiction fondamentale, le tabou primitif qui fonde toute société. Il n'est donc pas surprenant que l'inceste soit aussi fréquent dans les romans de Sade. Dans *La Nouvelle Justine*, Verneuil, dont la famille entretient de multiples relations incestueuses, plaide ainsi la défense de son crime adoré : « Laisser un père, un frère, idéaliser sa fille ou sa sœur, le laisser plonger au fond de son esprit et s'interroger scrupuleusement sur ce qu'il ressent : il verra si cette pieuse tendresse n'est autre chose que le désir de baiser¹ ».

Tel que dépeint par Verneuil, l'inceste est la passion sous-jacente à la relation qui unit le frère et la sœur ou le père et la fille. Pour Lévi-Strauss, c'est également le rapport sexuel avec la sœur ou la fille qui doit être abandonné afin que le père ou le frère puisse prendre part à l'échange généralisé des femmes qui est constitutif de toute société.

*. From *Thinking Through the Body*, by Jane Gallop. Copyright © 1988 Columbia University Press. Reprinted with permission of the publisher.

1. Toutes les références à *La Nouvelle Justine* et à *l'Histoire de Juliette* sont tirées des tomes XV à XXIV de Sade, *Œuvres complètes*, Paris, Pauvert, 1968.

Si l'inceste se résume au rapport sexuel qui unit père et fille ou frère et sœur chez le libertin sadien et l'anthropologue structuraliste, pour Freud, l'inceste – représenté par le mythe d'Œdipe – lie le fils à la mère. Dans le vaste tableau des passions interdites que forme l'œuvre de Sade, l'inceste mère-fils est fortement sous-représenté. Et, dans tous les cas sauf un, cet inceste est consommé par un rapport sexuel anal, l'organe constituant la mère en tant que mère étant par là même esquivé.

Chez Sade, la mère n'est toutefois pas absente des activités qui occupent le libertin. C'est une victime privilégiée : plusieurs libertins débute leur vie de criminel en tuant leur mère ; d'autres conçoivent le meurtre de leur mère comme leur plus grand accomplissement. De ce fait, Minsk, le seul personnage qui consomme l'inceste avec sa mère, passe de l'inceste au meurtre « le même jour » (XXI, p. 299).

En réalité, le lecteur ne peut être certain que Minsk ait réellement pénétré le vagin maternel. Dans ce cas qui fait exception, Sade, en utilisant uniquement le verbe *violer*, ne spécifie pas l'orifice dont il est question. Dans l'œuvre sadienne, ce verbe est ambigu en ce qu'il jette un voile d'incertitude sur la réalité, à savoir si l'un ou l'autre des personnages parvient ou non à pénétrer le vagin de sa mère. Puisqu'en règle générale, le verbe violer sous-entend la pénétration vaginale, c'est ce que le lecteur en déduit à son tour. Or le fait que le seul cas d'inceste réussi entre mère et fils doive s'accompagner d'une ambiguïté quant à l'orifice pénétré, démontre jusqu'à quel point le texte de Sade tente d'éviter la mention d'un organe maternel spécifique.

Dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, des prostituées font le récit d'actes sexuels à des libertins impatients de les rejouer avec leurs victimes. Les conteuses doivent faire le récit de « toutes les passions² », une tâche qu'elles exécutent normalement sans montrer aucun signe de goût ou de dégoût – en prostituées accomplies qu'elles sont. La première conteuse affiche néanmoins son manque d'estime pour la septième passion : « un jeune homme dont la manie, *quoique peu libertine à mon avis*, n'en était pas moins assez singulière [...] Son vit me parut très mesquin et toute sa personne assez chétive, et sa décharge fut aussi douce que son opération³ ». Dans l'univers que ce roman met en scène, dire d'une passion qu'elle est « peu libertine » est l'insulte par excellence. La perversion de ce jeune homme consiste à sucer le lait d'une nourrice et à éjaculer entre ses cuisses. Six cents passions sont contées dans *Les Cent Vingt Journées*, roman qui pullule de scènes de coprophagie et de meurtres. Pourtant, cette performance de l'inceste mère-fils, cet effort de répéter la satisfaction primaire de téter le sein, est le seul passage du livre où une conteuse exprime sa désapprobation.

2. Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome* [1785], Paris, Pauvert, 1972, p. 53.

3. *Ibid.*, p. 143. C'est moi qui souligne.

De ce supposé tableau de « toutes les passions », Gilbert Lely, dévoué biographe de Sade, dira la chose suivante :

Il n'en faut pas moins observer qu'une erreur dominante vient compromettre en maints endroits la valeur didactique d'un tel ouvrage : nous voulons dire la place monstrueusement exagérée que l'auteur y réserve à l'aberration coprologique portée à ses derniers excès⁴.

À l'observation de Lely, j'ajouterais que l'accent est non seulement mis sur le fait de manger de la merde dans cette œuvre supposément encyclopédique, mais que l'on peut y observer un manque choquant d'obsession pour les seins, les menstruations et les parties génitales féminines. N'en déplaise à Lely, loin d'être didactique et encyclopédique, *Les Cent Vingt Journées* portent l'empreinte du désir d'un sujet vivant plutôt qu'il n'est la trace d'un observateur impartial et omniscient.

Bien qu'ils soient de simples objets de désir, les seins et les vagins sont les instruments favorisés de la torture, tout comme les mères sont les victimes favorites. À travers l'œuvre de Sade, un lien étroit unit l'amant et le bourreau, comme le démontre le personnage de Minsk, à la fois violeur et assassin de sa mère. Le texte de Sade est hanté par la figure de Néron dont Clairwil fait la louange en s'exclamant : « Il était très épris d'Agripine. Suétionius assura qu'il s'était souvent masturbé en pensant à elle... et il la tue » (XXIII, p. 273-274). L'ellipse ici est celle de Sade. Œdipe n'a pas simplement épousé sa mère ; il a tué son père. Toutefois, dans le mythe classique de Sade, Néron exprime son désir pour sa mère en *la tuant*.

De tous les personnages de Sade, Bressac est celui dont l'histoire se rapproche le plus de celle de Néron. Dans les deux premières versions des aventures de Justine (*Les Infortunes de la vertu* et *Justine*), Bressac, sodomite passif dont la haine pour les femmes est invétérée, assassine sa mère. Le lien entre l'homosexualité misogyne de Bressac et son désir de tuer sa mère est présenté de manière purement contingente : la mère de Bressac désapprouve ses activités de sodomite et contrôle la fortune qu'il souhaite dilapider en la consacrant à sa passion. Dans la seconde version (*Justine*), la mère devient une tante qui, par ailleurs, demeure identique dans les première et troisième versions. On pourrait penser que cette révision constitue une autre stratégie pour éviter tout contact avec la mère.

Dans la troisième et dernière version (*La Nouvelle Justine*) – comme si par l'entremise de la répétition Sade se rapprochait de quelque chose qu'il tentait de formuler – Bressac encule sa mère avant de la tuer. Elle est l'unique femme qu'il ait jamais pénétrée. Il est spécifié dans la troisième version que de par ses actes sodomites, Bressac « était toujours la femme » (XV, p. 148). Bannie de la vie sexuelle de Bressac, la femme revient sous l'apparence de celui-ci et de ses mimétismes. Bressac dit à Justine : « Il n'y

4. Gilbert Lely, *Vie du marquis de Sade*, Paris, Gallimard, 1958, t. II, p. 333.

a pas un seul de vos plaisirs féminins que nous ne pouvons connaître, pas un dont nous ne pouvons jouir » (XV, p. 164). En consommant l'inceste œdipien par la pénétration anale, Bressac refuse que sa mère, que la femme, prenne quelque plaisir que ce soit, « que nous pouvons connaître ». Toutefois, cette tentative parodique de lui refuser sa féminité ne suffit pas ; il doit la tuer, pour que sa maternité, son altérité, demeurent inviolées et qu'il ne puisse pas se l'approprier.

D'après Clairwil, dans l'histoire de Néron et de sa mère Agrippine : « il s'était souvent masturbé en pensant à elle... et il la tue ». Bressac répète la légendaire bravoure de l'empereur romain, en comblant l'ellipse dont fait part Clairwil par le viol de l'anus maternel. La représentation que se fait Bressac de la phrase de Suétone « Il s'était souvent masturbé en pensant à elle » est plus élaborée que l'originale. Bressac se place devant sa mère et se masturbe sur elle tandis que l'un de ses « hommes » le pénètre. Avant de mettre en action cette « scène », Bressac explique à sa mère ce qu'ils feront : « [Pendant que je me ferai enculer] vous pompez mon sperme, madame vous serez inondée ; ceci vous rappellera ces moments de joie lorsque mon père bien-aimé étalait son sperme sur votre nombril » (XV, p. 200). Jouant tout à la fois à la « putain » – épithète qu'il emploie pour s'identifier lui-même en tant qu'enculé et pour identifier sa mère détestée – et se faisant le représentant de son père, Bressac unit par sa personne le couple parental. Dans une tentative de transcender sa place subjective de fils, Bressac devient tout à la fois son père et sa mère, se refusant ainsi à être le résultat de la différence sexuelle de leur union. Or, combiner le plaisir que connaissent les femmes à celui que connaissent les hommes en une « union délicieuse » (XV, p. 164), ce qui le placerait au-dessus de l'identité d'homme ou de femme, ne suffit pas. Il doit recréer le passé, effacer toute différence sexuelle qui précède sa propre existence et se libérer d'une série d'inscriptions au travers desquelles père et mère sont des alternatives exclusives et mutuelles. Cette tentative échoue. Quelques jours plus tard, il encule sa mère (acte qui constitue non seulement sa première relation sexuelle avec une femme, mais également sa première relation en tant que partenaire actif) et puis la tue.

Le scénario de Bressac est un compromis entre le mythe de Néron et celui d'Œdipe. L'ellipse dans la version que donne Clairwil du mythe néronien a été comblée par le père mort. La masturbation est tout d'abord complétée à la fois par l'homme en « arrière-plan » et par un fantasme qui l'accompagne où le père mort est invoqué afin de servir de médiateur à la relation mère-fils (« ceci vous rappellera ces moments de joie lorsque mon père bien-aimé étalait son sperme sur votre nombril »). Puis, pendant le temps de l'ellipse, Bressac subit une transformation où il passe de l'identification à la mère à celle du père, d'enculé à enculeur. Finalement, retournant au scénario créé par Clairwil sur Néron, il la tue.

Dans le complexe de Néron, la relation mère-fils est double, il n'est fait aucune mention du père, et ce saut, du désir masturbatoire au meurtre,

est pur. Le père n'est pas simplement mort ; son nom est manquant. Il n'y a que l'ellipse qui marque le lieu de l'absence du nom du père.

Il est possible d'identifier un scénario qui ressemble au mythe néronien dans l'œuvre de Freud. Toutefois, il ne s'agit pas de l'histoire d'un garçon et de sa mère. En 1925, Freud a écrit « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes⁵ » afin de remédier à l'absence des filles dans sa théorie. Freud pense que le complexe d'Œdipe chez les filles (le désir pour le père, la haine de la mère) est une formation secondaire. La fille, comme le garçon, trouve d'abord dans la mère un objet préœdipien. Toutefois, il y a une discontinuité entre cet attachement précoce mère-fille et le complexe d'Œdipe au cours duquel la fille déteste sa mère qu'elle perçoit comme sa rivale. Ces deux états sont séparés par ce que l'on appelle « la découverte de la castration », d'une chose qui manque, une ellipse.

Dans l'histoire de Freud concernant le petit garçon, l'attachement préœdipien à la mère se fond lentement avec le complexe d'Œdipe où le père devient le rival détesté. C'est seulement à ce moment-là que survient le complexe de castration, empêchant par là même le petit garçon de devenir l'amant de sa mère, tout comme Œdipe lui-même réussit à épouser sa mère et *seulement plus tard* découvre la vérité de son union. *C'est à partir de ce moment-là* qu'il perd sa mère et qu'il est aveuglé (castré). Pour le garçon, à la suite du complexe d'Œdipe, l'ellipse survient comme l'angoissante possibilité que quelque chose puisse un jour disparaître. L'ellipse de Néron est l'espace de la castration du garçon et non pas de la fille.

Dans la découverte que fait la fille de l'ellipse, de la « castration », l'un des modes de réception est le déni, ce qui a pour conséquence ce que Freud appelle le « complexe de masculinité ». Bressac a une relation sexuelle anale avec sa mère, il est en déni du vagin, en déni de la « castration » de la mère, dans le but de combler l'ellipse entre le fantasme masturbatoire (la complétude préœdipienne et bisexuelle) et le meurtre de la mère. De même, entre le désir préœdipien de la petite fille pour la mère et le désir œdipien qu'elle a envers elle, intervient un déni au cours duquel la fille refuse d'accepter ce que Freud nomme « le fait d'être castré⁶ ».

Dans « Sur la sexualité féminine » (1931), Freud s'intéresse une fois de plus à la différence entre le complexe œdipien et de castration chez le garçon et chez la fille. Freud tente de combler l'ellipse de la fille, d'examiner ce qui se dégage de la différence entre le désir et la haine que la fille ressent envers sa mère. En considérant les différentes raisons de cette haine, il en vient à la conclusion que ces raisons découlent d'expériences communes aux

5. Version anglaise extraite de Sigmund Freud, « Some Psychological Consequences of the Anatomical Distinction Between the Sexes », dans *The Standard Edition of the Complete Psychological Works*, éd. James Strachey, Londres, Hogarth, 1953-1974, t. XIX, p. 248-258. NDT : toutes les traductions de Freud sont les miennes.

6. *Ibid.*, p. 253.

deux sexes. Il joue avec l'idée concernant « l'ambivalence de la cathexis émotionnelle » en tant que « loi psychologique universellement valide⁷ », mais la rejette par la suite puisque, bien qu'elle soit vraie à l'état « primitif », elle ne fonctionne pas chez la plupart des adultes. Freud suggère par la suite que « les garçons réussissent à gérer l'ambivalence de leurs émotions éprouvées envers leur mère en transférant cette hostilité sur le père ». En tentant de comprendre l'hostilité de *la fille* pour sa mère, Freud se trouve confronté à l'hostilité *du garçon* pour sa mère, chose que le psychanalyste a toujours répugné à examiner. Il s'en éloigne en invoquant tout d'abord la structure œdipienne classique, pour terminer l'enquête sur un air de mystère : « nous n'avons pas encore à ce jour une compréhension claire de ces processus avec lesquels nous commençons à peine à nous familiariser ».

Au début de ce même article, Freud écrit : « nous pouvons élargir le contenu du complexe œdipien à toutes les relations qu'entretient l'enfant à ses deux parents⁸ ». « Les relations qu'entretient l'enfant à ses deux parents » incluent non seulement l'amour que la fille porte à sa mère et l'hostilité qu'elle ressent envers son père, mais également l'hostilité que ressent le fils envers sa mère et l'amour qu'il porte à son père. La simplicité du complexe « positif » d'Œdipe (le garçon aime maman et déteste papa) ne tiendra pas la route. Mais Freud étudiera uniquement de manière approfondie l'envie du pénis de la fille, se dérochant au point d'intersection où se rencontrent les complexes « positifs » et « négatifs » d'Œdipe chez l'homme et la femme.

L'ambivalence universelle ressentie envers la mère est faite d'un sentiment universel d'attachement primaire où elle est à la fois nourricière et déception universelle. Cette déception universelle possède deux origines : (1) « L'amour enfantin est sans limite ; il requiert une possession exclusive, il ne se contente que de l'absolu [...] il n'a, en effet, aucun but, et ne peut se satisfaire pleinement⁹ » ; et (2) la découverte de l'absence du phallus maternel cause chez l'enfant une déception envers la mère qui est ainsi considérée comme étant incomplète, mutilée. Dans le mythe d'Œdipe freudien, la cathexis émotionnelle ambivalente est divisée entre un sentiment positif fixé sur la mère et un sentiment négatif dirigé vers le père. Dans le mythe sadien de Néron, l'ambivalence est gardée intacte et est entièrement tournée vers la mère. L'ellipse dans l'histoire de Néron est l'endroit où le père absent réapparaît dans l'interprétation que Bressac fait du script.

Cette ambivalence universelle envers la mère se reflète dans l'attitude du libertin chez Sade par rapport à Mère Nature, modèle et origine de tout crime. Dans les discours philosophiques sadiens, il existe deux natures. La nature vaincue suppose des notions idéologiques concernant ce qui

7. Sigmund Freud, « Female Sexuality », dans *Standard Edition*, *op. cit.*, t. XXI, p. 235.

8. *Ibid.*, p. 226.

9. *Ibid.*, p. 231.

est considéré comme étant naturel : par exemple, la sexualité normale et la procréation. La nature triomphante renvoie, quant à elle, à tout ce qui survient dans la nature, ce qui suppose toutes sortes de monstruosité. Les libertins transgressent la première Nature, tandis qu'ils ne peuvent qu'imiter la seconde – leurs petits crimes contingents ne sont que la pâle copie de l'éternelle et universelle destruction de la nature. Toute violation de la nature faible accorde au criminel une nature forte dont il devient le sujet. Toute transcendance possible de la nature a déjà été récupérée et inscrite dans le domaine de l'impénétrable et complète Mère Nature : « Convainc toi toi-même pleinement [...] si tu devais mettre en danger et perturber l'ordre de la nature de toutes les manières possibles, tu n'aurais rien fait d'autre qu'emprunter les facultés dont elle t'avait doté » (XXI, p. 126).

La première Nature, c'est la Mère après la découverte du phallus qui lui manque. Cette Nature incomplète, castrée, ne peut englober l'univers du crime auquel aspire le libertin sadien. La nature triomphante, c'est la mère phallique préœdipienne, omnisciente et omnipotente, dont l'être est énigmatique pour l'enfant curieux. C'est précisément le mystère, encore inconnu de l'enfant curieux, qui constitue le phallus maternel.

Jacques Lacan voit dans le phallus l'objet manquant dans la découverte de la différence sexuelle. Selon Lacan, les deux sexes découlent de la découverte de la « castration » de la *mère*. Il écrit que « le phallus ne peut jouer son rôle que voilé ; c'est-à-dire en tant que lui-même signe de la latence dont est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé à la fonction de signifiant¹⁰ ». Quand le sujet a accès au savoir (découverte de la différence sexuelle), le phallus est le signe du « signifiable » encore latent (qui reste un mystère), le signe de ce qui est perdu une fois le voile levé, une fois le savoir révélé : une fois la mère *connue*, elle est *connue* « castrée ». Le phallus (voilé) fonctionne en tant que signe de ce qu'elle a potentiellement (de manière latente), de ce qu'elle a comme potentiel, quand ce qu'elle possède n'est pas encore connu – quand elle possède potentiellement tout/rien.

Dans *La Nouvelle Justine*, nous découvrons Almani qui, en tant que chimiste, est l'enfant curieux essayant d'apprendre ce qui se cache sous les jupes de Dame Nature. La nature-mère phallique force Almani à penser que « la putain [Nature] s'est moquée de moi [...] En m'offrant seulement ses effets, elle m'en a voilé ses causes » (XVII, p. 69-70). Suivant le schéma théiste traditionnel, seuls les effets dus au savoir sont attribués à la nature ; les causes voilées représentent Dieu dont l'être est un mystère. Cependant, dans un schéma athéiste basé sur la négation de Dieu, « ce serait se méprendre que de croire que la nature est auteur [...] Dieu n'est rien d'autre que la nature » (XXI, p. 230-231). L'existence du Père est niée au profit d'une mère au phallus voilé. Almani vit le mythe néronien plutôt que l'œdipien.

10. Jacques Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 692.

Confronté à une Mère nature phallique, le libertin n'est pas sujet à la déception qui suit la découverte de la « castration » de la mère. Il ne la dénigre pas, mais la déteste tout autant pour la raison préœdipienne et antérieure de la haine des mères : « L'amour enfantin est sans bornes ; il demande une possession exclusive, il ne se contente pas de moins que tout [...] il n'a, en fin de compte, aucun but et est incapable d'obtenir totale satisfaction ». Le libertin déteste la nature et veut être son bourreau puisqu'il est incapable d'être son amant. La nature est taquine. Elle stimule les désirs, tout comme la mère qui s'occupe de son enfant mais qui finalement ne « couche pas ». Dans « Sur la sexualité féminine », Freud écrit : « La part jouée [dans la masturbation] par l'apprentissage de l'hygiène dès la petite enfance se reflète dans le fantasme très commun qui place la mère ou l'infirmière en séductrice » (XXI, p. 232). La frustration causée par les taquineries excite la vengeance (« il s'était souvent masturbé en pensant à elle... Et il la tue »).

Dans *Juliette*, le Pape, fatigué de toujours être le jouet de Mère nature, a terriblement envie de violer son omnipotence, et de démasquer le phallus maternel qui existe seulement masqué. Préserver une mère phallique suppose un désir éternel de la castrer. Le libertin sadien méprise la nature faible et castrée, mais ne se satisfait de rien de moins que de la castration de la nature forte et phallique : « Quand j'aurai exterminé de la planète toutes les créatures qui la peuplent, je serai en effet bien loin de mon but, puisque je vous aurai servi... belle-mère !... et j'aspire simplement à me venger de la stupidité et de la vilénie que tu infliges aux hommes » (XXI, p. 310 ; ellipse de Sade).

« La belle mère » est l'épithète lancé par colère et frustration à la nature. La « belle-mère » usurpe la position de la mère aimée, poussant l'enfant vers la « stupidité » ou la « vilénie ». L'élément négatif de l'ambivalence ressentie envers la mère est distillé à travers la figure de la méchante belle-mère. À l'instar du mythe œdipien, l'ambivalence originelle est divisée entre l'amour pour la mère et la haine pour le père ; ainsi le mythe néronien (tuer la mère aimée) se transforme en amour pour la bonne mère et en haine pour la « belle-mère ».

La pure tension de l'ambivalence passionnée ne peut perdurer. Le Néron de Clairwil, Minsk, et la troisième version de Bressac sont des raretés dans l'œuvre de Sade. Les éléments du mythe néronien sont habituellement séparés, apparaissant ainsi soit comme une forme positive du complexe d'Œdipe (désir d'être l'amant de la mère) soit comme un complexe œdipien négatif (désir d'être l'assassin de sa mère). Cette division semble être parallèle à celle qui distingue un Sade plus réservé de ses écrits. Sade n'a pas seulement écrit des textes crus et obscènes. Il a également écrit plusieurs textes au discours convenable et décent. Les mères sont souvent littéralement et explicitement tuées, mais (à l'exception des instances-limites où la pénétration est accompagnée du meurtre) l'inceste

avec la mère est représenté voilé, et de cette manière, une certaine forme de décence est conservée.

La figure principale de la bonne mère dans le travail de Sade est Mme de Blamont dans *Aline et Valcour*, un de ses romans « décents ». Aline aime Mme de Blamont, sa mère, plus qu'elle n'aime son amant Valcour. Valcour considère Mme de Blamont comme sa propre mère. Au cours du roman, deux étrangères, à différentes occasions, se retrouvent dans la maison d'été de Mme de Blamont, et les deux jeunes femmes se révèlent être ses filles. Ignorer ces retrouvailles miraculeuses en y voyant de simples extravagances d'un roman baroque reviendrait à passer sous silence le fait que Mme de Blamont est la mère de tout le monde. Un observateur décrit ses funérailles : « on eût dit que tout ce qui était là lui eût été attaché par quelques liens [...] il semblait qu'ils étaient tous ses enfants, tous la pleuraient comme une mère¹¹ ». Comme la nature elle-même, Mme de Blamont est « la mère de tous ». Mais à la différence de Mère nature qui inspire l'ambivalence néronienne, la mère d'Aline reçoit uniquement les effets positifs de l'ambivalence.

De plus, Aline adore Mme de Blamont. Dans un moment saisissant du début du roman – bien avant que la révélation de la perfidie de M. de Blamont ne donne au livre un ton sombre et fatal – Mme de Blamont parle à Aline d'un legs prévu après sa mort. Aline, incapable d'envisager la possibilité de se séparer de sa mère, se jette dans ses bras. Puis, elles se jurent de s'aimer l'une l'autre et de mourir ensemble : une promesse d'amants¹².

À la fin du roman, quand Mme de Blamont est en train de mourir, les deux femmes reproduisent l'union mère-fille primordiale : « le médecin permit à Mme de Blamont de prendre un peu de crème de riz qu'elle paraissait désirer. Aline [...] partagea ces derniers aliments, collée sur le sein même de sa mère¹³ ». Après avoir goûté le lait de son sein en le tétant, Aline s'évanouit et la mère meurt. Ici, les deux femmes se confondent quasiment (le vœu de mourir ensemble). Un observateur décrit la scène : « [Aline] était courbée sur sa mère. Hélas ! il était difficile de savoir laquelle des deux vivait encore¹⁴ ».

Le père détesté intervient alors pour arracher Aline du paradis précédipien, et offrir la virginité de sa fille à son ami. Dans cette variation de l'Œdipe, où la mère est aimée sans aucune retenue et le père détesté pour avoir frustré l'ultime union entre fille et mère, Aline triomphe en se tuant et en étant condamnée à reposer auprès de sa mère dans sa tombe, préservant par là même son « innocence » précédipienne à travers le déni du père et de la société patriarcale représentés dans l'échange des femmes par les hommes.

11. Sade, *Aline et Valcour*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1971, t. II, p. 469.

12. *Ibid.*, t. I, p. 66.

13. *Ibid.*, t. II, p. 444-445.

14. *Ibid.*, p. 447.

Le souhait d'Aline de reposer dans la tombe de sa mère rappelle un souhait que Sade exprime dans une lettre à sa belle-mère lors de son emprisonnement à Vincennes :

Du fond de son tombeau, ma malheureuse mère m'appelle : il me semble la voir m'ouvrir encore une fois son sein et m'engager à y rentrer comme dans le seul asile qu'il me reste. C'est une satisfaction pour moi que de la suivre de si près, et je vous demande pour dernière grâce, Madame, de me faire mettre auprès d'elle. (Lettre à la présidente de Montreuil, février 1777)¹⁵

En fait, comme Aline, le marquis est arraché à sa mère morte et emprisonné. Le « sein » a le double sens de « sein » et de « utérus » ainsi, retourner vers le *sein* maternel induit également le retour au ventre de la mère et au sein nourricier. Le repas d'Aline « pressé au sein même de sa mère », la nourrice dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, et les souhaits de Sade et Aline d'être enterrés auprès de leur mère où elle « ouvrira une fois encore son sein et m'invitera à y retourner » témoignent de la fantasmatique dyade que forment la mère et l'enfant.

Ce fantasme associe l'« innocence » préœdipienne – l'ignorance de la différenciation sexuelle – au « crime » de pénétration du ventre de la mère, le fait d'être l'amant de la mère. Tout « retour » au ventre est une pénétration depuis l'extérieur, une répétition de la pénétration du père qui a initialement introduit l'enfant dans le ventre. L'ignorance de la différence sexuelle soutient une croyance en la parthénogenèse, mais la découverte de la différence sexuelle révèle la façon dont les bébés sont conçus. L'intimité mère-enfant « originelle » repose sur la violation en amont de l'espace intérieur par un tiers.

Dans la même lettre à Mme de Montreuil, Sade écrit « je vous demandais [...] si c'était une seconde mère ou un tyran que je trouverais en vous ». La mère de Sade est tout juste décédée et sa belle-mère devrait ainsi remplacer la défunte, être une deuxième mère. En réalité, sa belle-mère l'a fait emprisonner par lettre de cachet. La deuxième mère usurpe la place de la bonne mère. Cette usurpation, le fait même d'être la *deuxième* mère (la « belle-mère »), suffit à faire de Mme de Montreuil un « tyran ». Dans ce scénario, l'ambivalence néronienne envers la mère a été divisée entre l'amour pour la première mère et la haine pour la deuxième.

Mme de Montreuil est en effet omnipotente pour Sade. Paul Bourdin, éditeur d'un volume de la correspondance de Sade, écrit que ce dernier « s'enfonce comme un enfant dans la conviction que tout ce qui est arrivé répond aux desseins de Mme de Montreuil¹⁶ ». Sade « s'enfonce comme un

15. Sauf précision, les notes et références aux lettres sont prises de Sade, *Lettres choisies*, éd. Gilbert Lely, Paris, Pauvert, 1963.

16. Paul Bourdin, *Correspondance inédite du Marquis de Sade, de ses proches et de ses familiers*, Paris, Librairie de France, 1929, p. 98.

enfant dans la conviction » que Mme de Montreuil est la Mère phallique, croyance qui existe seulement sur le mode de la conviction enfantine. Cette conviction est basée sur un déni des ennemis plus puissants de Sade, du tiers hors du lien mère-enfant. Un des amis de Sade a écrit que « la chère présidente n'était pas si coupable que nous le pensions [Sade] a des ennemis mérités encore plus forts¹⁷ ». Sade croit que chaque geôlier et officier rencontré est un agent de Mme de Montreuil. Il est convaincu que son univers tout entier est contrôlé par elle, chacune de ses pensées suggérées par elle, tout comme l'univers libertin sadien est gouverné et dirigé par Mère nature, tout comme le monde de l'enfant semble être gouverné par la mère.

Comme ses personnages, Sade rêve de vengeance. Dans une lettre adressée « aux stupides scélérats qui me tourmentent », Sade écrit : « voilà le cent-onzième supplice que j'invente pour [Mme de Montreuil]. Ce matin, en souffrant, je la voyais, la garce, je la voyais écorchée vive, traînée sur des chardons et jetée ensuite dans une cuve de vinaigre » (Vincennes, 1783).

Le complexe néronien a été divisé entre l'amour pour la mère (désir de retourner dans son ventre/tombeau) et la haine pour la seconde mère (désir d'être le bourreau de la belle-mère). Cette même division est exprimée par une divergence à l'intérieur même du discours de Sade. Le désir de rejoindre la mère est masqué sous un langage décent ; le désir de tourmenter sa belle-mère est exprimé dans le détail graphique typique aux *Cent Vingt Journées*. Pourtant, le plus puissant masque de décence dans le désir d'Aline et de Sade de se coucher auprès de leur mère est le prérequis de sa mort. Si la mère n'est pas détestée, elle doit être « phallique ». Mais la mère phallique est détestée pour son omnipotence. Néron tue sa mère pour pouvoir continuer à se masturber en pensant à elle. Vivante, elle doit susciter sa haine, puisqu'elle désapprouve son potentiel illimité en étant reconnue. Le phallus disparaît quand le mystère est dévoilé. En entrant dans le royaume de la mort, la mère entre dans le domaine du mystère, du connaissable. La mère vivante, telle une mère immortelle et in-castrable, ne peut pas être possédée, comprise, découverte. L'ambivalence du mythe néronien ne relève pas d'un quelconque mariage entre amour et haine, désir de posséder (connaître) et désir de tuer. Impossible d'échapper à l'ambivalence et à une telle extrémité de passion : le désir de savoir poussé à son paroxysme *doit* tuer. L'existence d'une vraie mère hors du fantasme masturbatoire de Néron est une menace à l'intégrité de ce fantasme, et au sentiment de maîtrise de Néron.

Les précipices vertigineux de cette ambivalence inextricable sont invivables. Sade se retire après avoir exprimé son désir de reposer près de sa mère morte, incapable d'accepter l'impossibilité de son désir : « Une seule chose m'arrête ; c'est une faiblesse, j'avoue, mais je dois la confesser,

17. Lettre du 21 octobre 1780, trouvé dans Gilbert Lely, *Vie du marquis de Sade*, op. cit., p. 173.

j'aimerais voir mon enfant » (lettre à la présidente de Montreuil, février 1771). Le savoir fatal est noirci par l'espoir (dans le futur). C'est l'intérêt qu'il porte à ses enfants qui permet à Sade de se détourner du désir qu'il ressent pour sa mère.

Un détournement similaire se produit dans l'histoire freudienne de la petite fille. Essayant d'expliquer la manière dont la libido de la petite fille se transfère de la mère au père (la manière dont le sentiment pour la mère passe de l'amour à la haine), Freud écrit : « à présent, la libido de la petite fille dérive vers une nouvelle position dans – il n'y a pas d'autre façon de le dire – l'équation "pénis-enfant". Elle abandonne son désir de pénis et le remplace par un désir d'enfant : et, *avec ce but en tête*, elle choisit son père comme objet-d'amour » (XIX, p. 256). Même si l'enfant apparaît comme un substitut du pénis, suivant la lecture lacanienne de Freud, nous comprenons que le pénis et l'enfant sont tous deux des substituts inadéquats au phallus maternel éternellement manquant. Ainsi, le complexe d'Œdipe chez les filles qui survient après la découverte de la différence des sexes est un déni du phallus perçu comme toujours nécessairement latent (jamais présent) et une tentative de mettre l'enfant à la place du phallus, le lieu signifiant le potentiel illimité. La satisfaction à travers la possession de la mère (phallus maternel), une fois acceptée comme impossible, est abandonnée au profit d'une autre satisfaction, l'enfant. L'enfant, comme le phallus, « peut seulement jouer son rôle voilé », en tant qu'enfant potentiel. Sade désire *voir* les enfants que l'emprisonnement l'empêche de voir. L'enfant souhaité par la petite fille chez Freud est un signifiant pas encore signifié, au potentiel illimité.

Freud rend uniquement compte de la substitution de l'enfant au pénis dans l'histoire de la petite fille. Il mentionne lui-même, dans un moment de détente (entre parenthèses), qu'« il est facile de voir comment la mégalomanie refoulée des pères est transférée en pensées sur leurs enfants, et il semble assez probable que ce soit une des manières par lesquelles le refoulement de ce sentiment, qui devient nécessaire dans la vie réelle, s'exprime¹⁸ ». De la même manière, la substitution dans l'histoire du petit garçon est applicable à Sade qui renonce à l'union avec sa mère pour mieux apprécier ses enfants. Le remplacement du complexe de pré-castration mère-amour par celui d'enfant-amour en tant que (insuffisant) substitut du désir d'avoir (et d'être) le phallus (la « mégalomanie » de Freud) est en jeu dans les deux sexes.

Le fait que l'inceste avec la mère et les perversions centrées sur les seins et les organes féminins soient sous-représentés dans le tableau sadien de « toutes les passions » est symptomatique du détournement du mythe néronique, de l'insoutenable intimité ambivalente avec la mère. La mère ressurgit – une mère mutilée, exposée, « castrée » – en tant qu'objet de

18. Sigmund Freud, « L'interprétation des rêves », dans *Standard Edition*, op. cit., t. V, p. 448.

haine tenace, en tant que haine obsessionnelle qui provient d'une déception assumée. La mère phallique réapparaît dans la Nature-comme-belle-mère, détestée pour son mystère et sa force, pour son habileté à avoir et à être le phallus qui manque à tout sujet vivant mais aussi, et en même temps, admirée et imitée comme tout ce que le libertin chez Sade aspire à être.

Le texte de Sade est rempli d'une stupéfiante multiplicité de passions : variations, répétitions et substitutions, aucune suffisante pour compenser le phallus manquant, l'union mère-enfant inassouvie. La tentative de remplacer la concentration éternelle sur un seul objet avec une multiplicité de crimes et d'objets est représentée à travers le discours de Clairwil : « Remplace l'idée voluptueuse qui remplit ton esprit, cette idée d'une torture prolongée du même objet, remplace-la par une plus grande abondance de meurtres : ne tue pas le même individu trop longtemps, ceci relève de l'impossible, mais tues-en bien d'autres, ce qui est amplement faisable » (XX, p. 317). Dans leur nombre et leur diversité, les passions se présentent comme étant toutes connectées, masquant le centre sous-représenté.

Clairwil, dans son pragmatisme, ignore l'attraction de l'impossibilité du crime impossible. Pourtant, tout au long du texte de Sade, quelques libertins se plaindront de l'insignifiance de tout crime possible/réalisable. Les seuls crimes dignes d'être commis sont ceux universels, éternels, du domaine de Mère nature. Curval, dans *Les Cent Vingt Journées*, se lamente :

Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde ; ce serait des crimes cela, et non pas les petits écarts où nous nous livrons qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en mottes de terre¹⁹.

Tout au long de l'œuvre de Sade, les plus méchants et brillants libertins profèrent ce plaidoyer pathétique : pourquoi mes crimes sont-ils individuels et non universels ? Les personnages sadiens les plus magistraux et puissants sont découragés par le nombre incalculable de crimes qu'ils ont commis qui sont, à leurs yeux, vides de sens. Pourtant, face à ces tristes vainqueurs se trouve Juliette, dont l'histoire a une « fin heureuse ». Juliette ne se lamente jamais sur son manque d'omnipotence, elle n'envie jamais à Mère nature son phallus. Juliette ne nourrit que des sentiments positifs à l'égard de la nature et développe une union heureuse avec une femme mystérieuse et maternelle appelée La Durand qui connaît les plus profonds secrets de la nature. Quand Juliette et La Durand voyagent ensemble tels deux amants, La Durand lui dit, « je dois me faire passer pour votre mère » (XXIV, p. 71). La Durand serait assez âgée pour être la mère de Juliette, mais si elle est mère, elle est une parodie de la mère phallique. Son vagin est littéralement bloqué, impénétrable. Ainsi, son absence de phallus est cachée

19. Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, op. cit., p. 207.

de manière permanente, inaccessible. La Durand doit être pénétrée analement : le rapport anal étant le préféré de Bressac et de la plupart des libertins sadiens pour son déni de la différenciation sexuelle. Lorsque Juliette rencontre pour la première fois La Durand, cette dernière est présentée comme une sorcière dont les effets sont vus, mais dont les causes, comme la nature d'Almani, sont voilées. La Durand dit elle-même à Juliette lors de cette première rencontre que « toute la nature est à [s]es ordres » (XXI, p. 226). Elle est omnipotente ; elle est la cause cachée de Mère nature ; elle est le phallus (maternel).

La Durand fait preuve d'une grande habileté à ressusciter. À deux reprises dans le roman, on la croit morte – elle est en effet vue pendue – mais elle réapparaît ensuite au grand étonnement de tous. Le nom de La Durand ressemble au participe présent *durant*, qui dure. Telle Mère nature, elle n'est pas affectée par la création et la destruction, la vie et la mort. Ce ne sont que des phases pour elle : elle est tour à tour morte et vivante dans ce livre. Le phallus peut être distingué du pénis en étant inaliénable, celui qui endure, subit. Le pénis est un objet détachable et non pas une propriété intrinsèque. Être phallique revient à être protégée de la menace de castration (la mort). Le phallus n'est pas sujet aux changements de la contingence, comme l'est le pénis. Découvrir la « castration » de la mère revient à découvrir qu'elle *n'a jamais eu* de phallus. Croire que la mère est phallique revient à ignorer la possibilité de castration.

Juliette (dont l'histoire est sous-titrée « ou les prospérités du vice ») se retrouve, heureuse, avec La Durand, la mystérieuse mère phallique. De la même manière qu'Aline se suicide pour retrouver sa mère, Juliette dit à La Durand ce qu'elle ne dirait à personne d'autre : « J'aime l'idée de remettre ma vie entre vos mains » (XXIV, p. 70). À la fin de *Juliette*, une fois la « mère » et la « fille » réunies, un voile est jeté sur leurs vies. Le narrateur insiste sur le fait que rien de plus ne pourra être appris sur Juliette à part qu'elle mourut dix ans plus tard. Son histoire se termine comme celle d'Aline avec la fille triomphant dans son union d'avec la mère. La « mère » de Juliette n'a pas à mourir – comme il était nécessaire pour les mères d'Aline, Bressac, Néron et Sade – elle possède déjà ce mystère. Ainsi, l'histoire de Juliette, qui est composée d'une pluralité de passions et du désir de démasquer tout préjudice qui privilégierait une passion plutôt qu'une autre, peut avoir une « fin », une clôture, un accomplissement. La « fin heureuse » nécessite toutefois la ruse d'une Durand mystérieuse, dont les secrets sont conservés comme l'unique exception au détail cru qui se répand dans le livre dans lequel la dernière phrase de l'héroïne est que « la Philosophie peut tout dire » (XXIV, p. 337).

Si le chimiste essaie de regarder sous les jupes de la nature pour apprendre ses causes secrètes, le philosophe, qui se doit de tout dire, s'engage à dénuder la nature pour que tous puissent voir. La remarque finale de Juliette vient défendre le projet de publier l'histoire qu'elle vient

de raconter, l'*Histoire de Juliette*. La philosophie veut dire ici écriture romanesque. Dans « Idée sur les romans », Sade écrit :

[...] ne perds pas de vue que le romancier est l'homme de la nature ; elle l'a créé pour être son peintre ; s'il ne devient pas l'amant de sa mère dès que celle-ci l'a mis au monde, qu'il n'écrive jamais, nous ne le lisons point ; mais s'il éprouve cette soif ardente de tout peindre, s'il entrouvre avec frémissement le sein de la nature, [...] voilà celui que nous lisons²⁰.

Le romancier en tant que prétendant de Mère nature, par son projet même de « tout peindre », est également le persécuteur de la nature. L'écrivain dans sa « soif ardente » de peindre toute la nature, de comprendre (posséder) toute la nature, « ouvre le sein de la nature ». Dans le fantasme de Sade de retourner dans le ventre de sa mère, c'est la mère *morte* qui « ouvre encore une fois son sein et [l']invite à y retourner ». Ouvrir le sein/ventre de la mère et décrire tout ce qui y est trouvé s'assimile à une autopsie. La pénétration du ventre, la narration de tous les secrets de la nature, est le dévoilement de la « castration » de la Mère. Si le philosophe/romancier pouvait tout dire, il castrerait/tuerait Mère nature.

Le ventre de La Durand est bloqué, inaccessible. Aucun romancier ou philosophe ne peut l'ouvrir et en décrire tous les secrets. Juliette peut trouver le bonheur dans cette impasse, derrière laquelle est cachée l'impossibilité de tout dire, l'impossibilité d'être la maîtresse de la mère phallique, de posséder le phallus (maternel). Cette impossibilité signifie soit que la mère est phallique (mystérieuse) et l'enfant un vulgaire pion ; soit que l'enfant possède la mère et, découvrant son incomplétude, finit par là même les mains vides. Ces deux alternatives correspondent, dans l'histoire de la petite fille chez Freud, au choix entre l'acceptation de la féminité avec sa passivité corollaire, sa diminution de libido et le déni aveugle du fait, l'activité futile du « complexe de masculinité », comme réaction à la découverte de la « castration » de la mère. Dans le texte sadien, cette alternative est universelle, se présentant de manière égale aux deux sexes. Du point de vue féminin, le sujet admet qu'il n'a pas le potentiel / la force de concrétiser ses désirs impossibles. C'est le postulat de Justine, la victime lucide qui croit que son destin est écrit par Dieu (hors de son contrôle), ainsi que celui de tout libertin qui a « brisé toute contrainte » et sait que, quoi qu'il fasse, Nature a limité ses possibilités pour qu'il ne puisse pas faire plus que ce qui servira son désir. Le second terme de l'alternative est le point de vue masculin, qui est représenté par le déni de l'impossibilité d'avoir et d'être le phallus. Cette alternative est représentée dans le texte de Sade par ces libertins des deux sexes qui accumulent les crimes les uns après les autres, répétant toujours le viol de la mère (la découverte de la « castration » de la mère), dupés par la diversité de leurs crimes et de leurs victimes qui leur

20. Sade, « Idée sur les romans », dans *Les Crimes de l'amour*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1971, p. 42-43.

font croire que ce qui manque à leur satisfaction est d'ordre quantitatif et non qualitatif. C'est le point de vue soutenu par Clairwil lorsqu'elle propose de remplacer le crime impossible par une abondance de crimes possibles. Le point de vue masculin cherche à prouver que ce qu'on a (le pénis ou le clitoris, la mère castrée) est le phallus.

Le texte de Sade porte la trace d'une ambivalence intime qui constitue la relation du sujet humain à la mère phallique / au phallus maternel. Dans cette relation, le point de vue féminin ainsi que le point de vue masculin peuvent être soutenus par les deux sexes, leurs rôles étant de manière identique peu satisfaisants. La plupart des personnages de Sade oscillent entre les deux points de vue : alternant entre frustration/lucidité et espoir/désillusion. La mère phallique n'est ni mâle ni femelle mais l'impossible rencontre de toutes les possibilités (des deux sexes), il est ainsi impossible pour chacun des sexes d'être et d'avoir.

Jane Gallop
Traduit de l'anglais par Lucille Toth